

UN MOT SEULEMENT

Le printemps 2002 s'avance, et avec lui, *Fleur de Lune*, premier bulletin de cette année qui en comptera quatre. Comme vous pouvez d'ores et déjà vous en rendre compte, celui-ci est plus épais, plus copieux que le précédent, et nous espérons que vous trouverez à sa lecture autant de plaisir que nous. La prose de Fourré, sur les sujets les plus minimes, les plus ternes, les plus plats, reste impertubablement ciselée et courtoise. On en sourit, de bonheur. Quant à Yvon Le Baut, il continue de nous apporter son éclairage sur les quatre romans, leurs cohérences, leurs oppositions, leurs constantes.

Nous nous efforcerons dans les mois qui viennent de réaliser des bulletins de plus en plus novateurs, nourris et instructifs. Pour y parvenir, votre intérêt nous est précieux, autant que votre aide. Critiques, suggestions, lettres, informations, apports, articles, nous accueillerons tout cela avec le plus grand enthousiasme.

Nous ne sommes encore qu'un bien petit noyau d'enthousiastes de Fourré. Pour que puissent aboutir les actions que détaillait notre Président dans son introduction au dernier numéro de *Fleur de Lune*, il importe que le cercle s'élargisse. Nous comptons sur vous.

Le Bureau

FOURRÉ AU MOULIN

*Tout au long des années cinquante - les dix dernières de sa longue existence -, Maurice Fourré, parallèlement à la rédaction et/ou au remaniement de ses trois derniers romans, a prêté sa plume au **Courrier de l'Ouest**, quotidien régional dont il connaissait de longue date le directeur, bien nommé Langevin. S'il y a publié des nouvelles, c'était au sens littéraire du terme, n'ayant plus l'âge de faire carrière dans le journalisme. Mais il ne dédaignait pas pour autant les chroniques, les courriers littéraires ni les textes de circonstance, voire de complaisance, au sens fort du terme. Sans être régulière, cette collaboration était de nature à asseoir localement sa réputation de grand écrivain régional (mais non régionaliste), publié chez Gallimard. Rares étaient, autour de lui, ceux qui pouvaient en dire autant. Même si, à Paris comme en province, il n'était lu et apprécié que d'une minorité, on le considérait chez lui comme "le maître Maurice Fourré". Ayant cessé, au cours de cette période, de toucher les dividendes de la quincaillerie familiale, cédée à un tiers, la rémunération, si modeste soit-elle, de ses "papiers" ne devait pas non plus lui être absolument indifférente.*

*Travaillant sur commande, Fourré restait profondément lui-même, en toute liberté. Dans **Maurice Fourré, rêveur définitif** (Le Soleil Noir, 1978), Philippe Audoin a réuni avec délectation, pour leur impact biographique autant que pour leur qualité poétique, certains de ces textes de haute tenue littéraire. Il en subsiste bien davantage, inédits en librairie. Les **Amis de Maurice Fourré** sont donc, pour faire honneur à leur titre, les premiers à donner quelque diffusion à ces écrits depuis leur déjà lointaine parution dans le journal.*

Nous n'avons pas voulu d'entrée vous proposer une nouvelle, ou autre texte d'inspiration strictement littéraire. Nous avons préféré choisir l'un des plus périlleux, et d'ordinaire les moins durables, parmi les exercices journalistiques: le compte-rendu de manifestation. Et ce pour deux raisons :

*La première, c'est que la manifestation en question est d'ordre littéraire (signature d'écrivains au profit d'une institution caritative). En dépit des injonctions de Breton, qui s'est peut-être éloigné de Fourré pour cette raison, Fourré ne dédaignait pas d'assumer, en toutes circonstances, son identité d'homme de lettres. Il ne dédaignait donc pas, en son propre pays, le compagnonnage de moins inspirés que lui, sans nourrir pour autant la moindre illusion quant au bien-fondé de leurs prétentions personnelles (ni d'ailleurs, lors de ses séjours parisiens, sur celles d'écrivains plus heureux que lui dans la poursuite de leur carrière). Pour un tempérament tel que le sien, la duplicité, d'emblée repérée par Audoin n'était pas honteuse: c'est le fondement même de l'esthétique, et de l'éthique, baroque, définie bien avant lui par Gracian dans **l'Homme de cour**. Après avoir - d'une citation de Jarry - dit poliment son fait à Bazin (René) dans l'exergue de **Tête-de-Nègre**, il pouvait se permettre d'en faire autant à l'égard de Breton (André) dans son comportement personnel, aussi peu sectaire que possible, mais sans le moindre soupçon de carriérisme à rebrousse-poil (on ne "nous" apprécie pas à "notre" juste valeur, donc "nous" sommes "les meilleurs").*

La seconde raison pour laquelle nous avons retenu, sous la plume de Fourré, ce compte-rendu en bonne et due forme d'une manifestation insignifiante, désuète et quelque peu ridicule en son déroulement compassé, c'est que son rédacteur en fait, à sa manière habituelle de conteur, une cérémonie: initiation à la gendeletterie, adoubement de chevaliers à la plume, seroitude des signatures, bonne fortune des ventes, alibi caritatif de l'aide aux familles de marins perdus en mer, tout y dresse un tableau héroï-comique, voire au passage érotique, de la condition d'écrivain méconnu, naviguant lui-même, au fil de la plume, sur le frêle esquif de la mondanité associative.

Certes, là n'est pas l'essentiel d'une carrière, d'une vie, moins encore d'une écriture aussi prestigieuse, en sa substance fondamentale, que celle de Fourré, mais, par le biais du symbole, l'accidentel, en l'occurrence, peut rejoindre l'essentiel: qu'un vieillard aussi en forme ne donne pas forcément rendez-vous au Mur des Lamentations.

Bruno Duval

De notre envoyé spécial à Rennes ...

À RENNES, RÉUNION-VENTE DES ÉCRIVAINS DE L'OUEST

CAR...

Un bon ami angevin m'avait dit:

- Prenez le car Lechien. Les froids ne sont pas terminés. Si vous allez seul en auto et que vous creviez un pneu sur la route, vous pourriez arriver à Rennes enrhumé.

Ce serait dommage!...

Quatre heures ont sonné.

Le car a traversé la Maine et court vers le Nord-Ouest, emportant mon bagage de papiers dans le filet métallique.

J'ai retrouvé aussitôt le souvenir de mon premier voyage dans la capitale universitaire, quand m'attendait à la gare un ami d'enfance, sensiblement mon aîné, Maurice Mercier, qui allait être le père de l'excellent artiste Jean A. Mercier, et qui accomplissait alors son service militaire comme sous-officier d'artillerie. Je venais à Rennes pour la cérémonie de l'oral du baccalauréat. Le soir en dînant tous les deux, je lui disais mes appréhensions pour la sellette du lendemain, et lui-même s'épanchait de ses mélancolies militaires.

L'infortuné Victor Basch, qui devait être mis à mort par les Allemands durant la dernière guerre, était interrogateur pour les mathématiques, l'allemand et la philosophie.

Me questionnant sur les mathématiques, il me dit à priori:

— J'ai donné un zéro à un élève de Mongazon, je viens de donner un zéro à un autre élève de l'Externat. Vous arrivez du lycée d'Angers, quelle note vais-je vous donner?

J'ai répondu:

— Zéro.

Voici Rennes qui reparaît!...

Le car s'arrête.

Une invitation pour le soir m'attend à l'hôtel. Deux communications téléphoniques demandent amicalement si je suis exactement arrivé.

— Oui, je suis arrivé avec une exactitude mathématique.

À l'Hôtel de Ville de Rennes, ravissant et somptueux monument dessiné par l'architecte de Louis XV, avait lieu le lendemain 13 mars, qui était un dimanche, la Réunion Générale des Écrivains de l'Ouest.

J'arrive à l'heure dite, ayant passé dans le beau matin froid un pont jeté sur la Vilaine canalisée. Dans le péristyle où s'ouvre la volte élégante et solennelle d'un vaste escalier bordé de sa rampe ascensionnelle de fer forgé, déjà des fleurs, qui offrent parmi le jeu des belles pierres, dans la lumière du matin, leur épanouissement solaire. Tout est préparé pour l'accueil chaleureux qui sera offert cet après-midi aux nombreux visiteurs, qui viendront assister à la grande vente collective de livres organisée par les Écrivains de l'Ouest au bénéfice des victimes de la mer sur les côtes bretonnes, sous le haut patronage des autorités civiles, maritimes et municipales, parmi l'affectueuse cordialité des Rennais.

Un salon éclairé par de vastes fenêtres est déjà mis à la disposition des écrivains occidentaux pour leur assemblée générale annuelle, qui aura lieu dans un instant.

Une quarantaine d'assistants. Des Messieurs, des Dames, sympathiques et charmants.

Notre ami Théophile Briand, directeur du Goëland, poète, inventeur et animateur polymorphe de la belle et curieuse journée qui s'ouvre, est assis au centre du bureau présidentiel, le dos à la lumière [...].

Théophile Briand me dit, avec sa cordiale autorité habituelle:

– Toi, tu voudras bien, auprès de nos amis de l'Ouest, représenter l'Anjou?

– Je ferai de mon mieux.

LES LIVRES ET LEURS AUTEURS

La Salle des fêtes, où je suis venu après la réunion des Écrivains jeter un coup d'oeil curieux, est énorme. D'une magnificence exceptionnelle, elle apparaît radieuse dans l'épanouissement des arts élégants de l'époque où elle est née. D'un côté d'immenses fenêtres s'ouvrent sur la place en pente où se découvre la rotonde centrale du Théâtre. Des glaces leur font face, où se mirent les fenêtres. Des tableaux muraux offrent les relais d'un autre rêve, entre les fenêtres et entre les glaces. Un parquet, qui est une mosaïque de vieux bois jouant parmi le miroitement des réfractions du ciel, s'allonge dans le rectangle et invite le coeur à glisser avec le beau songe.

Une curieuse apparition, et qui est d'aujourd'hui, a été aménagée tout à l'entour de la noble salle, hormis devant la porte par où l'on y pénètre. Un immense fer à cheval, tout blanc de nappes, épouse trois côtés des parois du rectangle, laissant derrière soi un étroit passage pour le mouvement circulaire des vendeurs.

Sur cette étroite table interminable, sans solution de continuité, sont disposés en petits îlots, de taille, d'importance inégale et de toutes les couleurs, quelques-uns avec de belles images évocatrices de la mer et de l'aventure, d'autres avec le mot tout nu des titres qui se suffit à soi-même, le trésor du labeur des écrivains de l'Ouest.

Des panonceaux de carton, rangés en offre alphabétique, offrent, de A à Z, le nom des écrivains qui s'offrent à la vente.

J'ai le regret de savoir que je ne verrai pas aujourd'hui Jacques Levron devant ses livres.

D'un pas rectiligne, je pars de la lettre A. Je descends l'alphabet. J'ai l'enfantillage de chercher la lettre F.

La voilà...

Une petite île de livres roses.

En pensée je dis merci aux Éditions Gallimard, à André Breton, à Jean Paulhan, Michel Carrouges, Julien Gracq, à mes amis...

Et je cherche des yeux la pancarte désignant le fauteuil où siègera le grand distributeur de prose française, notre Président d'aujourd'hui, l'Académicien Georges Duhamel.

Quelle admirable pile de livres! Toute une carrière de mots extraits des racines profondes de l'âme française et accumulés comme une pyramide de Khéops sur les horizons de l'Occident solaire.

Notre volatile et poétique *Goëland*, Théophile Briant, qui m'a déjà fait l'honneur de me présenter à diverses personnalités politiques ou littéraires, vient à moi et me dit:

– Maurice, je vais te présenter à Georges Duhamel.

Tremblements.

– Maître, dit Briant au célèbre Académicien, permettez-moi de présenter devant vous notre plus vieux camarade, qui vient de débiter en écrivant le livre le plus jeune.

Le visage de M. Georges Duhamel a toujours rayonné de bonté dans l'intelligence et la simplicité de l'accueil.

J'entends:

-- Quel âge avez-vous?

Moi:

–!

Georges Duhamel:

– Bon.

Dans le silence de l'expectative du diagnostic, c'est le bon docteur Duhamel qui m'examine avec une attentive bienveillance.

Je pense à l'Anjou et voulant tout dire, je réponds

– En 1915, appartenant en qualité de caporal-fourrier au 71ème Territorial, j'ai soudain découvert à Béthancourt, dans l'Oise, dans une maison ruinée de la ligne de front, qui portait encore les traces d'un

assaut à l'arme blanche un numéro dépareillé du **Mercure de France**, *La vie des Martyrs*, où j'ai rencontré pour une première et inoubliable fois le coeur et la simplicité charitable de l'âme consolatrice du docteur Duhamel.

M. Duhamel m'observe en silence, puis diagnostique:

– Vous avez su conserver une évidente jeunesse. Car j'ai observé, en vous examinant de près, dans un mouvement évident de votre émotion, un imperceptible frémissement nerveux de la paupière, qui est aboli généralement quand on est atteint ou dépassé par la sénilité.

– Peut-être.

À l'HÔTEL D'ANGLETERRE, un excellent déjeuner amical attendait les écrivains de l'Ouest et devait avoir lieu sous la présidence de l'Académicien, chacun se plaçant selon ses affinités.

Le sympathique Georges Cressard et moi, nous décidâmes de nous asseoir l'un près de l'autre. J'étais content de pouvoir lui parler de son *Paradis tranquille des petites îles* et puis de son magistral reportage à travers les souvenirs géographiques de l'Ouest littéraire, que je voudrais bien lui voir rassembler bientôt en volume [...].

– Mettons-nous au bout de la table, me dit Cressard, toujours aussi souriant que délicatement discret. Mon ami, nous serons paisibles.

Je le décide toutefois à prendre siège à un carrefour de couverts, où nous serons mieux en mesure de tout voir et entendre, sans nous laisser aveugler de la joie des conversations particulières.

Petit discours amical de M. Duhamel.

Je n'en perds rien. Nous sommes quatre places à sa droite.

Hors-d'oeuvre. Poisson. Vins. Très bien.

Les écrivains de l'Ouest avaient presque dépassé le rôti, quand la talentueuse et charmante Mlle Anne de Tourville, Prix Fémina pour son beau *Jabadao*, inopinément retardée, fit une apparition rayonnante, accompagnée d'une élégante dame brune, qui faisait une opposition d'accord parfait à sa blondeur.

Instantanément deux messieurs romanciers ou poètes, dressés comme de galants chevaliers de la Table Ronde, cèdent leur place à Yseult la Blonde et à sa brune amie, et s'assoient en amical vis-à-vis à une puérile petite table, où les rejoint la couronne amie que nous leur tressons bien volontiers pour leur délicate galanterie.

LA VENTE COLLECTIVE DES LIVRES allait commencer à deux heures. Il fallait hâter le café des écrivains.

Je ne reconnus plus la Salle des Fêtes en y entrant. L'immense fer à cheval de lingerie, qui portait la moisson des livres, était tout fleuri de l'alignement des dames vendeuses, qui devaient assister et embellir de leur présence active l'office des écrivains.

Je me rends à ma place en cheminant dans le long et étroit couloir ménagé entre la paroi et les comptoirs de vente.

Je me demande si je me suis trompé. J'approche pourtant de la lettre F, où j'ai déjà vu mon nom tracé sur un panonceau.

Deux jeunes femmes fort agréables, une brune et une blonde, se tiennent debout devant mon paquet de livres roses, chacune me donnant à lire un papier qu'elles tiennent à la main.

C'est une espèce de petit passeport, sur lequel est libellé, au-dessus de mon nom, leur nom à chacune. Mandatées pour une même mission, qui est de guider charitablement de leur grâce mon incompetence et mes timidités, elles ont bien voulu faire ensemble gentiment connaissance en m'attendant, et représentent ensemble une force persuasive qui sera précieuse et profitable à notre vente en commun, dont les formes et modalités ont été préétablies par les impératifs d'une direction charitable.

Je lis sur le premier des exquis billets d'ordre qui m'étaient décernés:

Mademoiselle Anne-Marie Roselet.

– Excusez-moi, Mademoiselle!...Ne vous ayant jamais vue que nu tête, je ne vous reconnaissez plus, l'émotion venant, sous ce joli petit chapeau qui vous coiffe adorablement.

Où avais-je donc la tête? Je connais parfaitement Mademoiselle Roselet, l'ayant rencontrée souvent personnellement dans des émissions à la radio, et appréciant particulièrement sa sensibilité poétique et l'efficacité fidèle de ses assistances aux dirigeants du grand poste d'émission, Radio-Bretagne.

Je regarde le second nom et je lis:

Madame Jean-Louis Bertrand.

Je connais très bien Jean-Louis Bertrand, avocat à la Cour de Rennes, Président de la Société des Jeunes Comédiens, poète, auteur et animateur d'émissions très brillantes à radio-Bretagne. J'ai eu l'honneur d'être reçu plusieurs fois, avec le charme le plus gracieux, par Mme Jean-Louis Bertrand, dans leur belle demeure de la place des Lices, auprès de sa mère, son mari, et de leur gentille petite fille.

Dans cette journée magique, je ne l'ai pas reconnue.

J.-L. Bertrand pourtant m'avait dit le matin:

– Ma femme viendra vous trouver cet après-midi pour vous aider dans votre vente. Cela l'amusera. Mais vous ne la reconnaîtrez pas. Depuis qu'elle a les cheveux coupés, on dirait une petite fille...

EN LONG CORTÈGE AMICAL, une foule compacte a défilé pendant quatre heures sans un arrêt.

On avait entendu d'abord les discours de la Marine, de la Préfecture, de la Mairie, du Ministère, une allocution de Théophile Briant, notre chaleureux conducteur de mots et d'action.

Notre pensée émue est allée vers la mer emportant des vies que suivent à jamais des regrets déchirants.

L'esprit de charité s'ajoutait au goût fervent du livre.

Une masse toujours plus épaissie d'acheteurs se pressait devant Georges Duhamel, attendant sa signature.

Pendant deux heures je ne l'ai plus aperçu derrière ce flot fervent, pas plus qu'Anne de Tourville, signant non loin de lui.

Rudel devenait invisible de l'autre côté de la salle, et même Cressard non loin de moi, ni l'extraordinaire Angèle Vannier, mon amie, ni ni un charmant voisin du déjeuner, qui est écrivain, qui habite Bayeux, et dont il ne reste plus dans ma mémoire, offensée par tant de foule, que son nom qui devait à peu près commencer par par une lettre des finales, peut-être bien un V (Vimereau, je crois) étant donné le classement de son comptoir dans l'alignement alphabétique. Quand je me penchais pour essayer de l'apercevoir, il y avait toujours le charmant écran d'une des jeunes Bretonnes des sociétés folkloriques, coiffes de Pont-Aven, yeux de Bigouden, qui s'interposaient gaiement entre son visage et mon regard.

Le moment approchait où M. Fréville, maire, et la municipalité allaient offrir un champagne d'honneur aux écrivains de l'Ouest.

Chacun des écrivains voyaient fondre devant soi le paquet de ses livres.

Je n'avais plus sur ma table un seul ouvrage rose pour apposer une dédicace.

Carrefour exquis de sourires et de charité, l'inoubliable journée des livres finissait, dans les rieuses joies de la réussite en commun...

Mais quelle mince pincée de ses papiers couleur d'hésitante aurore aurait éparpillée le poète vieilli, si ne l'avait assisté la grâce indulgente d'une vendeuse vigilante et fine, toujours debout dans sa silhouette noire, charmante et en suspens, la main posée sur un livre rose?

Sans elle, tant de lettrés lui auraient-ils fait l'honneur de venir agréer une dédicace bien sincère?

Mais pour qui donc devrai-je tracer, sous une rose palissante, l'ineffaçable signe de la gratitude et du souriant hommage?

Maurice Fourré
(*Le Courrier de l'Ouest*, mars 1955)

Chose promise ... Voici donc la suite de l'analyse de l'oeuvre fourréenne par Yvon Le Baut, à qui nous souhaitons exprimer une fois de plus toute notre reconnaissance.

LES ROMANS POÈMES D'UN IRRÉGULIER : MAURICE FOURRÉ (1876-1959)

PLAISIR DE LA FABULATION ET DE L'ILLUSION RÉALISTE

Aux lecteurs trop pressés, les récits de Fourré peuvent sembler des grimoires. Le lecteur attentif et "bénévole" repère quant à lui assez vite une trame romanesque souvent très ténue mais nullement impraticable. La faconde de Fourré faisait, dit-on, merveille dans les estaminets du Maine-et-Loire et trouva, on l'a vu, à s'illustrer au départ sous forme de nouvelles. Il ne cachait pas non plus sa grande dilection pour les légendes bretonnes d'un Le Braz.

C'est donc tout naturellement que nous pouvons trouver, enchâssés dans chaque livre, des micro-récits pris en charge le plus souvent par un personnage qui assure la fonction de conteur. Ainsi de l'agonie d'Évangéline à Nantes, racontée par Oscar Gouverneur dans *la Nuit du Rose-Hôtel* (ch.14), ainsi de l'histoire du prédécesseur de Basilic au château périlleux par Gildas Le Dévéha dans *Tête-de-nègre* (ch. 34). Parfois, c'est le narrateur lui-même qui endosse ce rôle, comme fait dans *la Marraine du sel* Clair Harondel de l'histoire d'Hyacinthe Laboureau, le veuf "qui descendait tous les jours dans un caveau privé pour contempler la mariée couchée dans un cercueil vitré" (p.118) ou encore celle de Philibert Orgilex, veuf aussi d'une jeune mariée, qui, naufragée avec avec un pasteur anglican, "avait mangé le nègre" (p. 178). "Beaux contes d'amour et de mort", on le devine. Plus largement encore, c'est le schéma narratif de l'ensemble de *Tête-de-nègre* qui pourrait sans mal être rattaché à quelque archétype de la classification d'Arne et Thomson, un de ces innombrables contes qui voient un seigneur cruel et solitaire, dans son château, dont un jeune héros vient mettre fin à l'oppression et épouser la fille.

Un poème ne se résume pas, ce serait un non-sens. Les livres de Fourré au contraire peuvent tous subir ce traitement qui en révèle le noyau narratif irréductible. Dans la *Nuit du Rose-Hôtel*, il s'agit de la lente maturation du pardon de Rose à sa soeur Blanche, pour une histoire d'amours adultérines antérieures au récit. *La Marraine du Sel* a pour argument la lente agonie de Mme Allespic - personnage inspiré de la célèbre empoisonneuse Marie Besnard - qui veut entraîner dans sa tombe son jeune amant Clair Harondel, en vue de qui elle a commis le crime, antérieurement au récit là encore. Quant au *Caméléon mystique*, il relate la fuite en Bretagne de l'adolescent Pol Hélie, pour de "minimes" raisons amoureuses, mais sur les traces d'une pérégrination entreprise cinquante ans plus tôt par son père. Et de même que Basilic avait réussi dans sa quête là où son trop fragile prédécesseur avait échoué, Pol trouvera au bout de sa route celle que son père n'avait su retenir. Réminiscence probable de la dyade Perceval/Galaad du cycle arthurien, mais sans que cela soit jamais souligné de façon pesante. De telles réductions détruisent la vie même de l'écriture en ce qu'elle a de plus subtil. Mais elles paraissent probantes quant à la narrativité qui la sous-tend.

La fonction référentielle inhérente au roman se donne à voir elle aussi dans la manière dont ces quatre ouvrages abordent l'espace et le temps. Il est aisé d'y repérer un enracinement réaliste qui nous propose une mimésis. C'est particulièrement vrai sur le plan des réalités géographiques qui cristallisent l'une des facettes les plus remarquables de la sensibilité fourréenne. "Rue de l'Arche sèche", "Pont de Pirmil", "Quai de la Fosse", "Cours saint Pierre": c'est incontestablement un Nantes très réel qui nous est présenté dans *la Nuit du Rose-Hôtel* (ch. 14). De même, c'est avec une précision scrupuleuse que, dans la *Marraine du Sel*, est dressé le décor de la cité géométrique bâtie par la Cardinal Richelieu, dont la position à l'intersection de

trois départements est hautement symbolique. Que dire enfin de la minutieuse localisation de l'auberge où se fomentera la "conjuración" dans *Tête-de-Nègre*:

Croisement routier. La nationale 164 bis de Rennes à Rostrenen.
Chemin d'intérêt commun n° 44, remontant vers le nord à travers la vallée du Daoulas
(p. 103)

Il n'est pas jusqu'à un infime détail de la petite bourgade de Gouarec, évoquée dans ce livre, que nous n'ayons pu contrôler: "un antique village aux demeures constituées de pierres cyclopéennes offrant dans ses portes et ses fenêtres le signe légendaire de l'entrée du tombeau" (p. 137). Vérification faite, il s'agit effectivement de linteaux de granit exceptionnellement volumineux qui surmontent portes et fenêtres de plusieurs maisons. Stendhal, qui visita en son temps la Bretagne, n'aurait sans doute pas renié ce souci du "petit fait vrai" (mais du reste, à bien des égards, les oeuvres de Fourré relèvent aussi de *Mémoires d'un touriste*). Les pays de Loire, de Tours à Angers, rappellent d'autre part le romancier du terroir dans la lignée de René Bazin qu'il aurait pu devenir. Localismes ici et là ("les luisettes", "la pibale", "Bec salé et Goule ben aise"), exaltation de gastronomies locales, hymnes au ciel et au fleuve, et plus encore peut-être aux gens du crû: "Rose était née le 28 mai 1876, dans cette région de Touraine, à cheval sur l'Anjou, ce carrefour en fleurs, où la race est si aimable, si riante, toute d'harmonieux équilibre, d'observations malicieuses, de réticences pétillantes. [...] Rose avait apporté dans son cadre d'exil ses tonnelles ombreuses, ses guirlandes de chèvrefeuilles et de roses du Val de Loire, ses terrasses de tuffeau et d'ardoises, et les tables rondes où de bons compagnons se penchent sur les verres d'où montent l'incessante raie d'argent d'une bulle qui éclate et rit en mourant dans l'air" (RH, 47). Même si ces évocations n'apparaissent pas chez lui avec un souci réaliste comparable à celui de Balzac dans son cycle de Touraine, on peut affirmer que fondamentalement elles ne procèdent pas d'une visée très différente d'ancrage géographique identifiable. Peu à voir ici encore avec le soin pris par un Gracq pour brouiller les pistes de futurs quêteurs de son château d'Argol.

À ces *realia* de l'espace correspondent les *realia* du temps, dont la plus claire expression se trouve dans la mention de dates. Elles frappent par leur abondance dans les livres de Fourré, et y soulignent la part d'autobiographie d'un auteur écrivant à la fin de sa vie. Ainsi apprendrons-nous avec précision que Rose est arrivée à Paris à vingt-deux ans, pour "l'Exposition universelle" (soit 1898), Jean-Pierre, le "petit narrateur", le premier mai 1920: quant à la nuit du *Rose-Hôtel*, il est dit et répété qu'il s'agit de celle du solstice d'été: le 21 juin 1921. Même souci de la datation dans le *Caméléon mystique*: Pol, le héros, est "né à Tours en 1936 d'un père finistérien âgé de 50 ans", dont le voyage à Belle-Isle avait eu lieu durant l'hiver 1903, le sien se situant à l'été 1956, jour de la St-Maurice (p. 15, 78, 191). Ces dates ne sont certes pas à prendre sans prétentions dans une perspective biographique, car elles relèvent en profondeur de structures calendaires symboliques - ainsi *Tête-de-Nègre* commence à la Toussaint et s'achève à l'Épiphanie pour le couronnement du héros - mais elles n'en contribuent pas moins à l'effet de réel.

Une chronologie finaliste enfin caractérise ces récits qui, malgré leurs ellipses, leurs diffractions, leurs excroissances, sont tous orientés vers des dénouements assez conventionnels, même s'ils sont à prendre *cum grano salis*. Ils se rattachent sur ce point aux modèles les plus conventionnels, voire édifiants. Sans fausse honte, Fourré cultive ses *happy ends*, suffira pour les évoquer de signaler les titres de deux chapitres conclusifs: *Hyménée* dans *Tête-de-Nègre* et *Triomphe de la Mariée* dans *le Caméléon mystique*. Ils ne sont pas simple commodité pour prendre congé du lecteur, car ils répondent à l'une des questions centrales que posent tous ses livres, celle du mariage, dans la tradition du *Bildungsroman*, et celle de la famille, qui lui est liée. Les souvenirs de *Wilhelm Meister* sont nombreux dans la Nuit du Rose-Hôtel. Comment ne pas reconnaître en effet dans le personnage capital de Léopold un avatar de l'Oncle du roman de Goethe et dans le culte voué à la Colonne Saint-Cornille un écho de la "Société de la Tour"? Et *Les Années d'apprentissage*, renchérisant sur les romans roses, ne se terminaient-elles pas elles aussi par quatre mariages? Parallèlement toutes ces figures de voeufs et de veuves, de mal mariés, de bâtards et d'enfants trouvés qui abondent chez Fourré rappellent le personnel le plus éculé du

roman populaire. À ce niveau, et la part faite à la parodie, il n'y a guère de différence de nature entre le "matériel" psychologique de Fourré et, par exemple, celui d'un roman comme *David Copperfield*. Dans les deux cas, le roman est envisagé comme un instrument privilégié d'investigation du réel, un mode littéraire d'explication des conflits entre individus et société et de leur résolution finale.

Nous voilà loin d'André Breton! Mais Fourré ne prétendait-il pas que son grand plaisir eût été d'être acheté dans les gares et dans les trains comme fait, dans la Mairaine du Sel, Clair Harondel d'un roman d'Alfred Capus, dans la collection des ouvrages à 0 francs 95 centimes, appréciant beaucoup la psychologie déliée et le sens pratique de cet auteur, de même que les conseils pertinents d'activité efficace qu'il dispense aux jeunes gens" (p. 88)? Et pourtant les livres de Fourré furent mal accueillis et jugés illisibles par des lecteurs sans doute trop pressés. Réagissant à une critique sévère d'André Rousseaux dans le Figaro littéraire, l'auteur de *la Nuit du Rose-hôtel* notait: "Elle contient un canevas de l'intrigue susceptible de tenter des lecteurs qui se fichent de la littérature.[...] Mais comment pouvais-je descendre vers l'Art et le genre Roman sans laisser de côté une tentative en direction de l'obscur univers de merveilles qui n'eût jamais qu'une audience limitée et controversée, même chez les lettrés patentés?" Et de conclure: "Rousseau n'a pas compris que mon surréalisme était à l'intérieur de ces mouvements changeants" (6). Accordons-lui en effet que s'arrêter uniquement comme nous venons de le faire sur les seuls éléments extérieurs de ces textes, c'est passer à côté du singulier climat poétique dans lequel ils baignent tous.

DES RÉCITS POÉTIQUES ?

Lorsqu'il entreprit *la Nuit du Rose-Hôtel* en 1931, quelles étaient les voies romanesques qui se présentaient à Maurice Fourré? Il est a posteriori difficile d'y répondre à sa place. Cependant, étant entendu que le surréalisme ne fut connu de lui qu'après la guerre, il est possible, à l'aide de l'histoire littéraire et des carnets préparatoires que nous avons pu consulter, d'établir quelques faits riches d'enseignements.

Selon Michel Raimond, c'est dans les années trente que l'on assista à une dissolution des catégories esthétiques qui se répercuta tout spécialement sur le roman. Le roman "poétique" connaissait une particulière faveur sous les espèces du roman rustique (Ramuz, Bosco, Giono). Il est permis d'imaginer que Fourré, dans une continuité très inféodée à ses débuts sous le patronage de Bazin, a pu être tenté par cette voie. D'ailleurs, n'en trouve-t-on pas un certain reflet dans le côté chantré du terroir, de l'Anjou et de la Bretagne, que nous avons signalé? "Homme de l'Ouest", il n'a de cesse de le répéter. Et, à un de ses personnages, il fait faire cette déclaration: "Non, murmurait Hilaire, je ne repartirai pas du pays breton. Mon corps et mon âme sont maintenant attachés pour toujours aux cendres de cette terre" (TDN, 120). Jean Le Bleu ne parle pas très différemment de sa Provence.

Mais les lectures de Fourré que révèle un carnet de notes de *la Nuit du Rose-Hôtel* — qui porte trace de noms comme ceux de Thérive, Maurois, Duhamel — paraissent surtout tournées à la fois vers les mystiques — par le truchement de leurs commentateurs (Bergson, Baruzi, l'abbé Bremond et son *Histoire du sentiment religieux*) — et vers Freud et Jung, à une époque où ces noms demeuraient encore confidentiels. Le lieu primordial n'était donc pas pour lui telle ou telle province, fût-elle celle de l'âme, mais bien la scène mentale. On ne s'étonnera pas dès lors qu'à la première lecture publique de *la Nuit du Rose-Hôtel*, qui eut lieu à Paris le 9 juillet 1949, Breton ait jugé bon d'inviter, entre autres, Lévi-Strauss, Jules Monnerot, Michel Carrouges, Rolland de Rénéville, Pierre Mabille et Georges Bataille, qui cependant ne parut pas. L'on sait quelle préoccupation avaient en commun ces hommes: l'émergence du sacré sous toutes ses formes, dont Breton avait senti qu'elle constituait le fond de la démarche de Fourré. Et corrélativement celle du sacrifice, dont on verra ceux qui devaient suivre.

C'est pourquoi on pourrait être tenté de les ranger sous la dénomination de "récits poétiques", à la lumière de ce qu'affirme J.-Y. Tadié dans son ouvrage sur ce genre problématique: "Le roman décrit la mort des valeurs qualitatives authentiques (c'est-à-dire celles par lesquelles l'homme se perçoit et se situe dans une dimension trans-individuelle historique ou transcendante). Mais le récit poétique, lui, ne cesse de se réclamer de ces

valeurs qualitatives dont il postule la survie, sous la forme d'un au-delà dans cette vie, d'un sacré immanent". Comment cette option fondamentale se traduit-elle chez Fourré dans chacune des dimensions constitutives du récit: l'histoire, l'espace et les choses, les personnages?

Dans le vaste corpus qu'il étudie, J.-Y. Tadié voit d'abord un critère commun à ces récits en ce que "l'action est bien loin d'en constituer l'essentiel"; c'est bien là en effet un trait caractéristique de l'oeuvre de Fourré qui substitue ostensiblement les prestiges de la contemplation et de la méditation à ceux, traditionnellement affectés au roman depuis *Robinson Crusoë*, du travail et de la transformation du monde. *La Nuit du Rose-Hôtel* a ici valeur d'exemple quasi parfait puisque la seule action menée par les personnages s'y réduit à une immobilité forcée dans le huis-clos que forme pour eux la salon de l'hôtel: "rêveurs incapables ou retardés de repartir en aventure, réduits à l'immobilité totale ou passagère par les soubresauts, les torpeurs chroniques du désespoir, la fatigue et l'impécuniosité finale" (RH, 59). Avant que de fameux dramaturges n'exploitent le procédé, Maurice Fourré avait senti le parti à tirer de cette réduction de l'évènement à un face à face statique et clos des protagonistes. Dans ce premier livre, les péripéties semblent abolies au profit de leur retentissement dans les consciences. L'action se mue en cérémonie, les dialogues en liturgie anamnétique. C'est à un mode allusif de narration que s'en remet le récit, gagnant ainsi sur le plan de la résonance ce qu'il perd sans doute sur celui de la ligne mélodique et de sa netteté. Car faits et gestes n'en abondent pas moins de page en page, mais rapportés par des discours ou ritualisés. Il faut renoncer en ces quelques lignes à raconter le bizarre curriculum vitae de Nanavati, fils d'un Bengali et d'une Berrichonne, les amours de M. Gouverneur avec la femme-tronc qu'un beau dompteur enlève, le dîner des masques, la danse inquiétante de Gouverneur sur des ombres, la scène d'enfance où Jean-Pierre tire une flèche sur l'ombre de son oncle, les souvenirs de Mme Rose, dame des lavabos, le très troublant scénario du beau train bleu...Le roman bourdonne d'allusions et de correspondances qui déplacent l'intérêt d'une linéarité narrative vers un réseau d'images de la mémoire, "accumulation sensible étonnamment riche et vibration à son comble de toute une vie", notait Breton dans sa préface.

Si dans les oeuvres suivantes Fourré n'eut plus recours à ce modèle du huis-clos statique, il apparaît cependant clairement que le souci de l'"action" continua chez lui de céder la place à celui des dialogues, des songes, des rituels. Proche en cela d'un Racine, dont il s'abreuvait, chez qui aussi l'essentiel de l'action a eu lieu avant le lever du rideau ou aura lieu en coulisses pendant la représentation. "Tout est présenté par la bande du Décor Dramatique", écrit-il dans *Tête-de-Nègre* (p. 147), introduisant une fois de plus dans le corps même du texte son propre commentaire. Dans ce roman le meurtre sera, semble-t-il, commis en rêve et lapidairement rapporté en un chapitre constitué d'une seule phrase: "Le baron de Languidic a été trouvé assassiné dans son fauteuil à quatre heures du matin" (p.180). Écho du futur de la première page ("Baron Déodat de Languidic, dit Tête-de-Nègre. Sera assassiné"), le passé composé marque l'achèvement du procès avant même qu'il ne nous soit narré par le menu.

Le Caméléon mystique pourrait sembler davantage porté par un mouvement réel puisque, dans sa quasi totalité, il relate une pérégrination qui ne s'achèvera justement qu'avec la dernière page. La parole des protagonistes n'y est plus le seul véhicule du drame: il y a, non pas seulement évoqué ou remémoré, comme sont les voyages de *la Nuit du Rose-Hôtel*, un véritable déplacement dans l'espace de Dominique-Hélie, que nous suivons sur un mode très linéaire cette fois. Chaque chapitre de ce récit dans le récit (pages 71 à 187), homodiégétique cependant, ce qui souligne sa parenté avec les monologues de *la Nuit du Rose-Hôtel*, épouse une des étapes faites par le personnage au cours de sa fuite bretonne, un demi-siècle plus tôt. Nous le suivons ainsi, et dans l'ordre, à: Auray, Quiberon, Belle-Isle - épisode-clef du livre -, Douarnenez, Concarneau, Rosporden (à la bifurcation de l'express Quimper-Paris), entre Vannes et Pont-Château, Saumur, gare de Tours, terminus escompté, où, dans un élan très surréaliste pour le coup, le personnage délibère *in petto*: "Pourquoi ne pas aller à Bourges? Cette antique cité est plantée juste au centre de la France. Arrivé dans les murs de cette étoile de directions, je choisirais entre tous les points cardinaux pour repartir congûment" (CM, 131). Écho dégradé de l'épisode bellilois - la jeune fille à qui le héros avait offert un anneau s'est métamorphosée en une vieille logeuse dévoratrice - ce long passage dans la cité de Jacques Coeur souligne à quel point l'espace est chez Fourré investit d'une valeur symbolique et sacrée, de même que le temps est sacralisé par les rites. Dans la géographie mythique de l'auteur, l'omphalos berruyer vaut non plus comme lieu contingent de rencontres, mais comme lieu prédestiné à la descente chez les Mères.

"La description de l'espace poétique, ouvert aux symboles, à la fascination, au retentissement, appelle en effet un centre, nombril du monde", écrit encore Tadié. "Dans le récit poétique, l'auteur n'atteint à la plénitude de son chant que parce qu'il a rencontré sa terre d'élection, son templum. [...] L'espace du récit poétique n'est jamais neutre: il oppose un espace bénéfique à un espace neutre ou maléfique". Et sur ce point tous les récits de Fourré concordent. Sans que cela fasse écran à l'enracinement réaliste dont il a été question plus haut, tous s'organisent autour d'une semblable approche poétique de l'espace, dont l'angle de vision va du lieu clos et exigü (chambre, hôtel, château...) à celui, ouvert et cosmique, de l'univers (les voyages de Léopold autour de l'équateur, la révolution même des astres dans l'immensité du firmament). Errances des personnages, valorisation magique des sites et des voies (routières, ferroviaires, hydrographiques), lieux clos et maléfiques (tour, auberges, châteaux...), fascination de la chambre vide, rapports métonymiques entre le personnage et le lieu (Rose et l'Anjou, Philogène et Belle-Isle), lieux récurrents et obsessionnels (jardins publics, bancs, carrefours et confluent): c'est de fait tout le complexe imaginaire attaché à l'espace dans le récit poétique qu'il est loisible de reconnaître dans les livres de Fourré.

Mais ces lieux, ces intercesseurs privilégiés de la mémoire, ne sont pas seuls à ouvrir sur "l'obscur univers de merveilles". Là où le roman tente des procès, le récit poétique semble se contenter d'indices. Au premier chef de ceux-ci figurent les objets, lesquels jouissent chez Fourré d'un statut privilégié, éléments prééminents d'une rêverie générale de la matière. L'ouverture de *la Nuit du Rose-Hôtel* sur l'image d'une "canne à bout de caoutchouc sautant sur le plafond avec de grands bonds" (p. 23) pourrait faire penser à la rencontre insolite, sur une table de dissection, d'une machine à coudre et d'un parapluie, qui fut le modèle indépassable d'une poétique des objets pour les surréalistes. En vérité, Fourré joue moins du choc des rencontres saugrenues que de l'accumulation, dans chaque livre, d'un véritable bric-à-brac qui semble sortir droit du placard d'un bourgeois de la Belle Époque d'une part (ombrelles, épingles de cravate en or fin, vieux calendriers des postes, billes de verre, cartes postales...) et d'un magasin de farces et attrapes d'autre part (masques de nègres, dominos, loupes de satin rose ou noir, canotiers, chapeaux à plumes, automates, feux de Bengale...) dont un catalogue en bonne et due forme avec le prix de chaque article, nous est du reste proposé en pleine page (p. 162). Par-delà le souci réaliste d'un inventaire matériel du temps de sa jeunesse 1900 et le pouvoir de rémanence poétique qu'ont pu avoir les objets hétéroclites de la quincaillerie paternelle, il convient de noter ici encore que ces objets sont affectés toujours, fussent-ils humbles et dérisoires, d'un coefficient magique surgi de leur singularité ("un cure-dent baïonnette en métal doré" - p. 191), mais surtout de leur petitesse et, partant, de leur aptitude à devenir éléments d'une collection. Cette pluralité d'objets menus constitue un microcosme qui est le surréel même de Maurice Fourré - d'où l'abondance dans son langage de termes comme "minime, menu, minuscule, mignard, minutieux..." - dont l'image la meilleure est offerte par les gouttes de rosée ou de sueur, ou les bulles d'air. Souffleur de bulles gracieuses et irisées, créateur d'un monde merveilleux et léger, tel est dans une large mesure le poète en Maurice Fourré, heureux de posséder d'autant mieux le monde qu'il est habile à le miniaturiser, à en saisir la vitalité dans l'éphémère même de ses formes. Ainsi le récit devient-il pour une part "rébus", à déchiffrer par les choses. C'est là encore à coup sûr un trait distinctif du récit poétique par rapport au roman traditionnel où les objets valent essentiellement en tant qu'ustensiles.

De même le caractérise la multitude des analogies dont il est parsemé et qui invitent à des rapprochements. Sans aller comme Tadié jusqu'à y voir comme un transfert dans le signifié, des récurrences dans le signifiant qui définissent la langue poétique, disons d'emblée que Fourré exploite à l'envi, et ce à tous les niveaux du texte, ce pouvoir de la répétition. Au point que l'on pourrait être tenté d'en faire le principe génétique majeur d'une oeuvre où abondent les reduplications de personnages, de situations, de motifs. Une anamorphose générale résulte de la tension entre la logique et narrative et la logique rituelle qui anime plus ou moins fortement chacun des quatre livres.

À propos des personnages, Breton notait très pertinemment dans sa préface: "Les personnages qui gravitent ici, s'ils ne laissent rien à désirer sous le rapport de l'intensité concrète, en fait n'assument sans doute aucune exigence indépendante de celle de l'auteur" (*RH*, 11). Tous peuvent en effet apparaître, à des degrés divers, comme autant d'incarnations littéraires de son être protéiforme. Identification que, malicieusement et non sans brouiller les pistes, l'auteur nous invite à opérer en glissant subrepticement son propre prénom dans l'anthroponymie romanesque. De façon transparente, mais lourde de sens chez ce "Monsieur Maurice" de *Tête-de-Nègre*, mystérieux conducteur d'une camionnette angevine, avatar

moderne de la légendaire "Karriguel en Ankou", qui sera expressément désigné par les personnages comme "notre vieil Auteur" (p. 221). Plus discrètement chez le doyen des "Ambassadeurs" de *la Nuit du Rose-Hôtel*, affublé lui aussi, mais en deuxième position cette fois, de ce prénom: Oscar Maurice André Gouverneur. Ce goût des patronymes à rallonge est fréquent chez Fourré et, s'il doit être rapproché du goût des collections d'objets et de masque mentionné plus haut, se rattache surtout à ce qu'il faudrait appeler une "scissiparité généralisée" des personnages, que l'on constate dans tous ses récits. À l'instar très probablement des romantiques allemands qu'il connaissait bien. Hantise et fascination à la fois du *Double*, profondément ancrées dans sa personnalité. Le héros de *Tête-de-Nègre* sera ainsi nommé tantôt Basilic - sobriquet dû à son regard vipérin et, étymologiquement, à son regard final de petit roi - tantôt Hilaire, prénom recouvrant sa face diurne et joyeuse, de même qu'il renvoie à sa geste victorieuse, en référence au saint qui, selon Dottenville, serait le spécialiste français de la victoire contre le dragon, notre Hercule. Face à lui le baron Déodat de Languidic et Monsieur Maurice forment une autre dyade, et la farce macabre de celui-ci provoquant la mort de celui-là, reprend littéralement - citons ici le Nerval d'Aurélia - "une tradition bien connue en Allemagne, qui dit que chaque homme a un double, et que, lorsqu'il le voit, la mort est proche". Elle sera même ici tout à fait réelle, puisque l'épisode constitue le cœur même du récit.

Mais, reduplication de la duplication, c'est sans doute de triade qu'il faut parler à propos de ces "trois" personnages si l'on se souvient que le basilic des bestiaires fantastiques, le texte de Fourré se charge de nous le rappeler au chapitre 2, "se mirant [...] dans les gouffres d'un miroir [...] se punit lui-même en mourant de son regard homicide" (*TDN*, 15). Jeu vertigineux d'analogies, dont on pourrait multiplier les exemples en tous sens, dans une histoire où le thème du miroir est si prégnant. Cette spécularité des personnages se retrouvera en Pol et Dominique Hélie, Abraham Allespic et Clair Harondel, héros bicéphales respectivement du *Caméléon mystique* et de *la Marraine du Sel*. Mais déjà dans la *Nuit du Rose-Hôtel* les personnages allaient par paires: Vespasien et Charlemagne, deux Rose, une vieille et une jeune (Rosine), deux Blanche (la demi-soeur de Rose et Hermina, femme-tronc de Gouverneur), deux maris bafoués, Léopold et Oscar. Au lecteur de recomposer ce jeu des sept familles, de rapprocher les figures du père, de la mère, des fils et des filles, des oncles et des tantes. Personnages sexués et individués sans doute, mais, à partir d'un certain point, tous instances littéraires de la personnalité de contradictoire de leur auteur, incarnations fictionnelles de la part en lui de masculin et de féminin, de sénile et d'infantile, d'hyménique et de célibataire. Le récit devient alors spectrographie de soi-même, décomposition prismatique d'une même personnalité - selon la tripartition d'Otto Rank - en un moi identique (ombre, reflet), qui assume la permanence de l'être, en un moi antérieur (le jeune homme présent dans tous les livres d'un vieillard) et en un moi opposé (partie diabolique à exorciser). "Absorbés par la narration, les personnages sont parfois dévorés par le narrateur", écrit encore J.-Y. Tadié. Disons même que Fourré pratique ce cannibalisme avec une délectation ostensible ("Le nommé Maurice est responsable de tout" - *TDN*, 161) et que le lecteur est cordialement invité à se perdre à son tour - pour mieux se retrouver sans doute - dans ce fascinant labyrinthe de miroirs déformants.

À ce jeu spéculaire sur les personnages correspond enfin le jeu des échos sur le plan narratif. La logique du rite tend constamment à courber sur lui-même le fil de la narration. Ce mot "rite", que Fourré utilise d'ailleurs, implique une double idée de répétition et de sacralité en même temps qu'il désigne, sur le plan de l'initiation, une épreuve réelle programmée à l'avance ou un agir symbolique renvoyant à un événement fondateur.

Au premier rang de ces scènes prennent place les sacrifices, dont les occurrences nombreuses et parfois sanguinolentes suffiraient à faire pièce à la fausse image d'un Fourré "rose bonbon". *La Nuit du Rose-Hôtel* prend ainsi plusieurs fois des teintes incarnates qui participent de ce culte solaire et sanglant auquel se rapporte le choix de la nuit du solstice, caniculaire de surcroît, et dont le sens final sera donné à l'avant-dernière page coïncidant avec la nouvelle aurore d'un soleil exorcisé: "Nous serons purifiés quand coulera le sang de nos plaies", murmure un Ambassadeur (P. 303). Mais la scène la plus représentative de ces rites sacrificiels est relatée par Oscar Gouverneur au chapitre XVII, précisément intitulé "Soleil de l'Équateur". Le grimacier virtuose y raconte comment, dans une île des Antilles, il fut convié à participer à une cérémonie secrète du culte Vaudou: "Dans cette cave ténébreuse, enfumée d'aromates, où le sang d'une chèvre sacrifiée jaillissait sur les têtes humaines [...] la danse lente et onduleuse d'un tronc humain où toute vie des jambes et des bras était abolie, sous le flamboiement de sorcellerie qui giclait d'une tête immobile et comme morte, où seuls vivait deux yeux, avait agité tout mon être" (P. 263). Sous son aspect énigmatique le passage se donne à lire comme emblématique de la relation amoureuse

du couple Gouverneur. Il renvoie d'ailleurs explicitement au grand amour perdu du personnage pour un phénomène de foire, une femme sans bras ni jambes, à qui il a justement — dans une relation sado-masochiste — sacrifié sa vie. Après l'avoir trompé avec le dompteur du cirque, "beau belluaire étincelant dans ses cuirs cloutés de cuivre" (p. 243), Hermina Fiorelli devait agoniser, abandonnée et recluse, dans un hôpital de Montevideo, "les mouches bourdonnantes passant sans que les chasse aucune main" (p. 256). La scène du sacrifice Vaudou concentre tout le complexe fantasmatique déployé par l'ensemble du récit. On pourrait en énumérer ainsi les éléments primordiaux: chaleur torride, mouches, sang, têtes décapitées... Comme chez Apollinaire, le soleil — image du père à abattre pour en posséder la fille (Léopold et Rosine) — c'est "cou coupé". Le rite de la décollation des mouches dans le salon de l'hôtel, dont Gouverneur est le grand-prêtre, n'est peut-être qu'un écho dérisoire de cette scène primitive. Il n'en acquiert pas moins sa signification profonde. Et rétrospectivement dans le récit tous ces passages ayant fait allusion à "une poupée sans tête", à "un bonhomme de neige décapité", à "de nobles têtes coupées à la gorge" par des Peaux-Rouges (pp. 78, 103, 165) prennent tout leur poids de métaphores obsédantes. De même aussi cette manie qu'avait Léopold enfant de déchirer les ailes des insectes et de collectionner leur cadavre "dans des boîtes de coquillages ornées de glaces intérieures" (p. 117). Allusions disparates sans doute, mais qui entrent en résonance et se rattachent sans gratuité aucune à la scène centrale qui se joue au cours de cette nuit: le sacrifice symbolique des petits fiancés Rosine et Jean-Pierre, celui-ci incapable de tuer l'image (l'ombre) du père en elle, victimes expiatoires du cercle des vieillards, anges dont ceux-ci ne cessent d'arracher les ailes. Nouveaux Eudore et Cymodocée, martyrs dont le sang mystique fut consacrée par le sang versé en commun dans l'arène. Dans un passage expressément donné comme un récit de rêve, support narratif proprement surréaliste que Fourré utilise assez peu il faut le dire, le jeune homme s'identifiera, sans que cela surprenne dès lors, à une mouche morte, ce qui semble bien être une vision anticipée de son propre enterrement (p. 280).

D'où venait à Fourré une telle inclination vers ce sacré nocturne, atroce, "nigride"? En grande partie, croyons-nous, de sa fréquentation élective de la capitale négrière, Nantes, où, arpentant les quais de l'île Feydeau aux façades prodigues en cariatides négroïdes, il a, encore adolescent, puissamment ressenti "cette hantise de l'Afrique équatoriale, cet appel magique de grandes forêts nocturnes, de piétinements de danses sanguinaires, de la cadence haletante des grands gongs" (*RH*, 213). Tout un versant de l'oeuvre en porte témoignage. Les mouches de sang que l'on verra encore charbonner autour du cadavre de Tête-de-Nègre (TDN, 198-199) ne sont en somme que des émanations de la chair noire, condensé absolu de la terrifiante collusion d'Eros et de Thanatos. On pense ici à Bataille. Mais il serait tout aussi faux de nier le pouvoir de fascination de cette "part maudite" chez Fourré que de faire le dernier mot de l'oeuvre du "précédons la jeunesse dans le goût de détruire", que l'on peut lire dans sa première oeuvre (*RH*, 102). Le sacrifice reste chez lui propitiatoire et conduit à un salut, à une purification qui, pétrie des données les plus rebattues du platonisme et du christianisme, joue in fine de la dualité corps/âme. Le premier se révélant, pour preuve de la multiplicité des expressions comme "prison charnelle", l'obstacle à l'accession de l'être à un mode supérieur. Crimes, empoisonnements, scènes de nécrophilie qui jalonnent tous ses livres, participent d'une mystagogie dont le but est la rédemption de l'auteur à travers les hypostases que sont ses personnages.

L'initiation proposée par ces récits serait-elle alors un viatique si l'on songe à l'âge avancé de leur auteur? On peut le penser tant semble y être présente la vision de son propre cadavre. Mais pour ajouter aussitôt que chez Fourré il n'y a jamais loin du fantasme à la fantaisie, que distinguer le point où commence le mysticisme et finit la mystification est impossible. "Les futilités du rire et de la fabulation contournent volontairement le vrai drame qui est résolu et immobile", écrivait-il à l'ami de Max Jacob, le Nantais Julien Lanoë. Le hasard des rencontres a ainsi associé le nom de Fourré — à travers cette relation commune mais postérieur à la tragédie de Drancy — à celui d'un poète né comme Joël Miquellic (autre hasard que cette identité des initiales?), albinos presque nain exerçant les fonctions de garçon d'étage au Rose-Hôtel, en la ville de Quimper Corentin (*RH*, 88). "Pénitents en maillots roses" l'un et l'autre assurément! Et tous deux également portés vers une poétique de l'hétéroclite qui, chez Fourré, se matérialise dans une manière de récit "en habits d'Arlequin", intégrant dans son matériau des lambeaux relevant de formes littéraires ou linguistiques très avriées. La trame narrative que l'on a tenté d'isoler ici se fonde dans une contexture lyrique. Aussi bien peut-on y relever plusieurs traits distinctifs du récit poétique sans que cette dénomination satisfasse en fin de compte, alors qu'on conviendra qu'elle se révèle particulièrement appropriée aux oeuvres d'Alain-Fournier, de Gracq ou de Mandiargues. Les "exceptionnelles ressources du langage" qu'admirait Breton procèdent d'un principe

dont la clef doit être cherchée ailleurs que dans cette notion. Chez Fourré en effet la fonction poétique menace trop ostensiblement la fonction référentielle et, surtout, les temps canoniques du récit (imparfait, passé simple) le cèdent à un présent généralisé, atemporel, qui confond présent historique, présent des dialogues, et, finalement, présent aussi de l'énonciation. au point que le présent de la lecture équivaut pour le lecteur au présent de la représentation théâtrale ou à celui de la déclamation du poème.

YVON LE BAUT

(à suivre)

ÉCHOS ET NOUVELLES

RENNES : Fourré lui-même nous apprend, à la faveur de l'article qu'il signe dans la présente livraison de Fleur de Lune, qu'il a souvent eu l'occasion de prendre la parole à des émissions du "grand poste" Radio-Bretagne. Nos recherches à l'INA ont jusqu'ici été vaines, mais elles sont loin de prétendre à l'exhaustivité. Si nos lecteurs en savent davantage, qu'ils nous le fassent savoir. Fourré a dû être à plusieurs reprises l'invité d'émissions à Radio-Bretagne ou ailleurs, entre 1950, date de sa révélation au public, et sa mort en 1959. Pour autant que nous sachions, Fourré n'a jamais été filmé, et nous ne possédons pas beaucoup de photos de lui. Un enregistrement de sa voix est donc d'autant plus précieux.

FLEUR DE LUNE

est une publication trimestrielle de l'Association des Amis de Maurice Fourré (AAMF)
10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris
tel&fax : 01.42.64.83.54
email : tontoncoucou@wanadoo.fr
Comité de rédaction : B. Dunner, A. Tallez, B. Duval

Elle est envoyée à tous les membres de l'Association
Tous les anciens numéros sont disponibles au siège de l'AAMF,
au prix de 20 F

Pour adhérer

envoyez votre chèque à l'ordre de l'AAMF au Trésorier
Claude Grimbert, 77, rue Dunois, 75546 Paris Cedex 13
Cotisations : 15 euros - membres bienfaiteurs : 75 euros et plus.

Votre adhésion compte beaucoup : nous avons besoin de nombreux membres pour donner à l'oeuvre de Maurice Fourré toute la place qu'elle mérite.